

Nous avons pris le train en marche, moi comme les autres. En 1972 en ce qui me concerne, pour autant que je puisse en juger maintenant, entre l'assassinat de Pierre Overney et un voyage en Pologne que je fis avec mes parents, qui s'acheva sur les événements des Jeux olympiques de Munich. Et j'en suis probablement descendu au début des années quatre-vingt-dix, à l'orée des massacres yougoslaves. On ne peut pas toujours suivre le temps du monde. J'inscris ici ces éléments d'une chronologie personnelle, je les borne avec les dates de la chronologie historique dont nous convenons tous peu ou prou qu'elle reflète un certain déroulement des faits, un ordre du monde autour duquel nous tentons d'organiser un peu de pensée. Mais ces chronologies, bien sûr, sont des fictions.

Car ça commence toujours avant, et il finit toujours par manquer quelque chose. Ça sort du brouillard vers 1871, ça quitte les livres, ça s'inscrit dans les corps hérités, ça vient à la conscience, ça travaille et puis ça reflue et ça part, et ce qui sera prolongé, ou pas, de notre histoire, nous ne le saurons jamais. C'est complexe, parfois tordu, souvent emperlé, mais quel que soit le fil que je tire, toute la pelote européenne vient. Je suis fait de ça, c'est en moi que l'histoire prend corps, c'est de mon corps qu'elle prend possession. C'est ainsi que nous mourons parfois dans la rue, comme des chiens, alors que la paix règne. *Benno Ohnesorg vingt-sept ans*. Quand nous mourons dans l'opacité africaine, sur des rafiots birmans croisant en mer de Chine ou dans l'enfer glacé de Magadan, nous ne mourons pas, hommes, comme des chiens, nous sommes des chiens et comme tels nous mourons. Mais quand nous mourons là où l'esprit occidental a placé son centre de gravité et dicte son temps au monde, nous mourons comme des chiens parce que nous sommes des hommes et que les hommes ne meurent pas dans la rue abattus comme des chiens mais dans leur lit, paumes ouvertes. Les heures ne

sont pas les mêmes pour tout le monde, la chronologie est une fiction. *Une balle tirée à bout portant en pleine rue.*

Avant 1871 l'histoire est pour moi celle des livres, romans épopées récits Roncevaux Michelet la Fronde Chateaubriand 89 Stendhal, en 1871 ça quitte les livres et ça vient s'écrire dans le corps de mon arrière-grand-mère qui, me tenant sur ses genoux quatre-vingt-quatorze ans plus tard, imprime en moi le souffle qu'elle a pris au sortir de Sedan et du massacre des communards. Ce n'est plus la fiction racontée dans les livres pour éclairer l'esprit, c'est celle qui sort de mes entrailles au plus fort des nausées, c'est le bonnet de laine noire de l'aïeule, ses mitaines, son crochet, ses bobines de coton, le panier à ouvrage et la soupe qui frémit, l'étroite maison jetée au creux du pays perdu où rien n'est advenu que le travail, la vie patiente, au loin le grondement inquiétant de l'histoire et devant soi le chemin creux et souvent dur jusqu'à la mort. Si longue à venir parfois qu'on se croit oublié, et qu'on frémit à l'idée de devoir durer : durer pourquoi et pourquoi pas mourir plutôt, pourquoi encore des jours et encore des travaux quand tant meurent dans les rues ? *Benno Ohnesorg comme un chien le 2 juin 1967.*

Ça quitte les livres et ça vient dans le corps, et pour avoir la paix il faut que de nouveau ça parte dans les livres, c'est pour ça qu'on écrit. Il faudrait que ça quitte le corps, on aimerait l'avoir un peu vide, pouvoir y mettre ce qu'on aime, ceux qu'on désire, y être chez soi avant de le laisser, ça va venir si vite. Nos larmes où seront-elles quand nos os pourriront ? Être dans nos corps comme chez nous et pouvoir dire : c'est à Dieu que je le donne, à la Révolution, à l'amour, au sexe, à la drogue, à la pensée. On reste longtemps sans pouvoir parce qu'on trouve un terrain jonché de saloperies : les impayés des aïeux, les impensés de l'histoire, les embûches de la maladie, l'ombre des morts, et pendant des années on s'immobilise on

pense on prêche on cherche serre les dents fond en larmes au lieu d'ouvrir courir jouer faire jouer vaciller. Fauchés comme des chiens avant d'avoir la paix.

Là où l'orgueil occidental pense que les choses s'ordonnent, nous sommes tranquilles depuis le 8 mai 1945, après trente et un ans de guerre et des millions de morts dont on se demande bien où sont passés les corps. *D'une balle tirée à bout portant par un représentant en civil des forces de police de la République fédérale d'Allemagne.* Nous cherchons à penser comme des hommes mais il arrive encore qu'on nous abatte comme des chiens parce que parmi les hommes il s'en trouve toujours qui se sentent supérieurs aux chiens.

En 1972, j'ai douze ans, je sens tout sans rien comprendre, je sens et je vois tout mais tout me manque et je ne vois rien. Alors ce qui est grave se grave au plus profond, et désormais je sais que là-bas, dans l'enfance, tout s'est joué: l'écriture la politique l'histoire le sexe, et la parole donnée au corps parce que l'âme est inerte, sidérée par l'ampleur du désastre, par la faiblesse des moyens, noyée dans l'émotion. Je sais que tout est inutile et pourtant je ne meurs pas, je n'ai pas l'âge pour ça et la paix règne en maître. Partout les hommes meurent comme des chiens, je n'en sais rien encore, mais le 25 février de cette année-là dans le pays en paix un homme à trois stations d'autobus de chez moi à bout portant comme un chien, sa mort entre dans la maison portée par les amis, les voisins, la conscience qu'on avait de former un ensemble, moi quantité négligeable et à mes pieds ou presque *Pierre Overney vingt-trois ans abattu par un représentant en civil des forces de gardiennage privé de la Régie Renault.*

En 1978 je vais en Italie, j'ai dix-huit ans, c'est à un jet de pierre de 1972 mais désormais je sais que l'écriture la politique l'histoire le sexe c'est pour moi, c'est à moi c'est mon affaire